

Gérard Salem

Tu deviens
adulte
le jour
où tu
pardannes
  tes
parents

Roman

Flammarion | Versilio

Tu deviens adulte le jour où tu pardonnes à tes parents

« Mes chers parents,

J'imagine à quel point cette lettre écrite de ma main va vous surprendre. Oui, elle vient de moi, votre fils maudit, celui dont vous n'avez plus reçu de nouvelles depuis sept ans. Mais rassurez-vous, je ne viens pas avec des cadeaux plein les bras, comme dit la chanson. J'espère au contraire que cette lettre empoisonnera votre journée. »

Dans ce roman épistolaire, surprenant et captivant, Gérard Salem nous fait découvrir, avec humour et tendresse, l'histoire d'une famille... étrangement familiale.

Gérard Salem est écrivain, médecin et spécialiste en thérapie familiale. Il est aussi auteur de nombreux essais et chargé de cours aux universités de Paris VI et de Genève.

Tu deviens adulte
le jour où tu pardonnes
à tes parents

DU MÊME AUTEUR

Essais

Thèse, métaphore, chimère. Dynamique esthétique dans l'art, la folie et la science, Berne, Peter Lang, 1987.

La Petite Pause, Lausanne, Ling, 1999.

L'Approche thérapeutique de la famille, Paris, Masson-Elsevier, 2009.

Le Combat thérapeutique, Paris, Armand Colin, 2011.

La Maltraitance familiale. Dévoiler, intervenir, transformer, Paris, Armand Colin, 2011.

Soigner par l'hypnose. Approches théoriques et cliniques, Paris, Masson-Elsevier, 2017.

Roman

Marc de café, Lausanne-Paris, L'Âge d'homme, « Rue Férou », 2015.

Dialogues

Tableaux de familles, Genève, La joie de lire, 2017.

Gérard Salem

Tu deviens adulte
le jour où tu pardonnes
à tes parents

roman

Flammarion | Versilio

La famille présentée dans ce livre est fictive.
Toute ressemblance avec une famille réelle serait due au hasard.

© Flammarion, 2018.
© Versilio, 2018.
ISBN : 978-2-0814-3462-2

*À Antoine et Nora
avec tout mon amour*

« La grande facilité d'écrire des lettres doit avoir introduit dans le monde un terrible désordre des âmes : c'est un commerce avec des fantômes, non seulement avec celui du destinataire, mais encore avec le sien propre. »

Lettres à Milena, F. Kafka

ACTE UN

*« Sommes-nous condamnés à jouer
indéfiniment le même scénario
tant que nous n'avons pas trouvé
la clé de l'énigme commune ? »*

Boris, à ses parents Lionel et Sophie.

Genève, dimanche 4 septembre

Mes chers parents,

J'imagine à quel point cette lettre va vous surprendre. Oui, elle vient de moi, votre fils maudit, celui dont vous n'avez plus reçu de nouvelles depuis sept ans. Mais rassurez-vous, je ne viens pas *avec des cadeaux plein les bras*, comme dit la chanson. J'espère au contraire que cette lettre empoisonnera votre journée.

Si vous êtes surpris, sachez que je le suis aussi. Je n'en reviens pas d'être en train de vous écrire. En passant le cap des quarante ans cette année, je croyais m'être délivré de vous. Je vous avais effacés.

Il paraît que non, en tout cas d'après le psychiatre que je consulte. Chaque fois qu'il me reçoit, il m'enjoint de reprendre contact avec vous. Il prétend

que j'augmenterai mes chances de guérison si je m'y décide. Il ne me dit pas de vous téléphoner, de prendre le train ou l'avion pour vous retrouver et vous embrasser. Non, il a compris que j'en suis incapable et que je n'en ai nulle envie. Tout ce qu'il me demande c'est de vous écrire.

À quoi bon, grands dieux !

Il a même précisé : « Pas de messages électroniques, pas d'e-mail, ignorez vos ordinateurs. » Selon lui, une lettre manuscrite s'impose. Je sais, c'est une pratique désuète, mais allez savoir pourquoi, il insiste, sur-enchérit : « Pas de lien virtuel. Du physique, presque du charnel. Le virtuel, c'est des menteries. »

Mais que les choses soient claires : n'espérez rien de spontané de ma part. Si je vous écris aujourd'hui, c'est sur ordonnance. Du reste, je ne sais trop quoi vous dire. J'avais tourné la page, vous apparteniez à mon passé, même si des âmes charitables me rappellent périodiquement que vous êtes toujours en vie.

Je n'ai jusqu'ici reçu aucun faire-part de décès, que je sache. Ah si, quand même, l'oncle Simon a passé l'arme à gauche il y a trois ans. Son cancer a fini par métastaser. À l'époque, j'ai envoyé un mot à tante Elsa, mais je ne suis pas venu à Paris pour les funérailles, je ne voulais pas vous revoir. Et comme je n'ai rien reçu d'autre, j'en déduis que ma grand-mère Noémie est encore de ce monde.

J'ignore dans quel état cette lettre vous trouvera. Probablement en meilleure santé que moi, et sûrement plus heureux. Si c'est vrai, vous vous direz, à

n'en pas douter : « Juste retour des choses, bien fait pour sa pomme. » Vous avez votre conscience pour vous, vous êtes convaincus d'avoir fait un sans-faute. Et moi, je paie ma prétendue forfaiture.

Je n'ai guère de peine à vous imaginer coulant des jours paisibles à Nicolas-Houël. Vous êtes tranquilles depuis que je ne suis plus là pour « semer la zizanie », comme disait Charlotte. Toi, Mère, tu vaques dans la maison, tu t'occupes de la famille, de tes petits-enfants. Quel en est le compte aujourd'hui ? Je crois savoir que Luc est toujours célibataire, mais Mireille ? A-t-elle fini par se marier et mettre bas, elle aussi ? Et comme je te connais, tu dois passer des heures et des heures dans tes livres, à les noircir d'annotations inspirées.

Quant à Père, je suppose qu'il a réussi à trouver un successeur pour son cabinet. Sans ses patients, il doit se sentir perdu. Mais il a tout son temps maintenant pour travailler du pinceau et gâcher de la toile.

Aucune nouvelle de Charlotte depuis qu'elle m'a envoyé une photo de sa petite famille, peu après mon déménagement en Suisse. Sabine et Zoé y ont huit et cinq ans, si je ne m'abuse. Elles doivent être grandes aujourd'hui, des petites femmes, et Sylvain qui est encore petit, trois ans à peine, donc dix aujourd'hui.

Jamais je n'ai répondu aux lettres de Charlotte. Elle m'a toujours énervé, elle m'énerve encore. Son côté oie blanche. Je n'avais rien à lui dire. Je n'avais aucune envie de lui déballer mes emmerdes, de lui

avouer que je divorçais, que j'étais coupé de mes enfants à cause de cette garce de Ruth.

Mon ex-femme est la plus odieuse de toutes les femmes. Elle m'a accusé d'infidélité. Elle n'avait pas tout à fait tort sur ce point, mais ce n'était rien de sérieux pour moi, de simples incartades. Elle est résolue à me les faire payer très cher. Peut-être en avez-vous été avisés par les mêmes âmes charitables qui me renseignent sur ce que vous devenez ?

Je parie que Charlotte est toujours avec son empoté d'Ernest, mon beauf sans pareil, et que leurs enfants doivent grandir sans histoires. Tout leur réussit, à eux. Il faut dire que Charlotte est dans votre ligne ; elle est du sérail.

Mes gosses à moi sont plutôt mal partis dans la vie. L'un souffre d'une saleté auto-immune, l'autre est suivi par un psychiatre, alors qu'ils n'ont même pas dix-huit et quinze ans. Sans compter que leur foyer est brisé, c'est leur lot, c'est mon lot. Ajoutez à cela que je ne les vois plus, et vous aurez le tableau complet. À l'heure qu'il est, les tribunaux obtus de cette forteresse calviniste m'interdisent de les approcher à moins de cinq cents mètres.

Je suppose que tout se passe on ne peut mieux du côté des jumeaux, vos petits chéris, tes *ex-colocataires*, Mère. J'avoue que ce sont les seuls qui me manquent un peu, pas vous autres. Les jumeaux et Charlotte, vous les avez chéris avec constance. Moi, vous me portiez aux nues, vous me prêtiez tous les talents du monde, mais j'étais aussi votre brebis galeuse.

C'était la *donne*, celle de notre fratrie. Un casting stupide, un remake minable d'*À l'est d'Éden*.

J'étais appelé à vous décevoir un jour, n'est-ce pas ? C'était au menu. Je lisais ça dans vos yeux dès mon enfance. Jamais je ne me suis senti à la hauteur de vos espérances.

Père aurait voulu que je continue la médecine et que je reprenne son cabinet. Son père à lui, notre Léon 1^{er}, un vrai monarque, était parti de rien. Il a trimé dur pour que Jérôme et Lionel aient de « bonnes situations » dans la vie. Parfaitement loyal envers lui, Père a fait médecine au lieu de se consacrer à la peinture. Il espérait que je passe par le même joug, que j'assure la relève de son cabinet.

Mais voilà, je n'ai pas tenu le coup. J'ai quitté les hôpitaux pour me lancer dans les affaires, j'ai dégringolé au rang des « marchands du temple » – ce sont les mots de Père quand il stigmatise les banquiers et les gestionnaires. Dis-moi le contraire, Père ? À peine si tu cachais ton mépris pour mon choix. Bien sûr, Charlotte t'a consolé en devenant médecin à son tour. Mais en tant que pédiatre, comment pouvait-elle te succéder dans un cabinet transformé à la longue, avec tes vieux patients, en une consultation de paléontologie ?

Toi, Mère, tu m'aurais vu en lettres, ta vieille marotte. Une chimère, oui. Combien de livres m'as-tu lus pendant mon enfance ? Combien m'en as-tu donné à lire ? Quand je traversais mes crises de désespoir, tu me comparais au Dostoïevski des *Carnets*

du sous-sol, celui qui se déteste autant qu'il déteste l'humanité entière. « Je suis un homme malade... Je suis un homme méchant », tu te souviens de cet incipit ? La prédiction est désormais accomplie : je suis devenu un homme malade et méchant. Et j'entends ces mêmes épithètes dans la bouche de Ruth, cette mégère. Son avocate les reprend en boucle à chaque audience.

... Je reviens à cette lettre le lendemain, lundi.

J'ai revu mon psychiatre. Il persiste à penser que « mon mal vient de plus loin » – Phèdre à Oenone, n'est-ce pas, Mère ? Il s'appelle Yuri, je suis tombé sur lui par hasard, sans recommandation. Il voit mon mal comme la conséquence d'une rupture entre moi et moi-même, entre mon corps et mon âme, au même titre que je suis en rupture avec vous.

À ses yeux, si je me reconnecte à vous, il y a des chances que je me reconnecte à moi, comme si mes immunocytes étaient en résonance avec mes liens familiaux. Tiré par les cheveux, non ? Peut-être même absurde, une chierie de plus de nos sorciers modernes.

Mais je me suis décidé à jouer le jeu. Je vais poster cette lettre, sans me leurrer pour autant. Rien d'autre à ajouter. D'ailleurs, qu'avons-nous vraiment à nous dire ?

Je reste convaincu qu'en me mettant au monde vous avez voulu me porter la poisse.

Boris, votre *duende* qui a mis les voiles.

Yuri, à Charlotte, sœur de Boris.

Genève, lundi 12 septembre

Chère collègue,

J'ai bien reçu votre e-mail hier soir. Je vais essayer de vous répondre sans trahir le secret médical ni la confiance que votre frère place en moi. Comme Boris vous l'a dit lui-même, il me consulte depuis quelque temps, cela n'est pas du tout un secret.

Il est venu me voir deux mois après avoir contracté une maladie somatique. J'ajoute : une maladie assez grave, sans vous livrer pour autant le diagnostic, pour respecter son exigence. Il me laisse carte blanche pour le reste à l'égard de sa famille. Le pronostic de sa maladie est plutôt sombre, mais dans son cas la composante émotionnelle est un facteur capital. Or votre frère en est à flirter avec le suicide.

Oui, c'est moi qui l'ai encouragé à écrire à vos parents. Il m'avait raconté qu'il avait rompu tous ses liens avec sa famille, pour y avoir subi trop d'injustices et parce qu'un conflit d'intérêts l'avait éloigné de vous, sans m'en donner le détail.

Boris m'apparaît comme un être écorché et révolté, assoiffé de liberté, animé d'une rage inaltérable, souvent en contradiction avec lui-même. Il bataille contre sa femme devant les tribunaux. En même temps, il est ravagé de culpabilité envers ses fils. Pour corser les choses, son organisme est affaibli par la maladie et il doit subir des examens éprouvants à l'hôpital.

Je le sentais dramatiquement seul, raison pour laquelle je l'ai reçu à un rythme soutenu, parallèlement à son suivi par des spécialistes.

Au premier plan, Boris donne l'impression d'un être retors, difficile à vivre, sans pitié pour ceux qui se mettent en travers de son chemin. Dans la banque où il travaille, il occupe une position de cadre, brillante et enviée. On le jalouse, on le craint. Il n'a pas su se faire de vrais amis en Suisse, sinon le cercle habituel des « aigrefins et autres rapiats », comme il dit. Je le sens bien vulnérable sous sa cuirasse d'homme dur et cynique.

Il est séparé de sa partie profonde, de ses sentiments, comme il est séparé de sa femme, de ses enfants, de ses parents, de sa fratrie. À mes yeux, le mieux serait qu'il puisse renouer avec ses proches ; ça me paraît urgent dans la série noire qui l'accable.

Peut-être avez-vous connaissance de ce proverbe chinois : « Nous ne pouvons empêcher les oiseaux de malheur de voler, mais nous pouvons les empêcher de faire leur nid dans nos cheveux. » Il m'inspire auprès de votre frère.

Au fil de nos conversations, j'explore avec lui si c'est en rompant avec sa famille qu'on s'en libère le mieux, et pour combien de temps, quelle que soit la souffrance vécue avec elle. Au lieu de résoudre un problème, ce genre de rupture n'en crée-t-elle pas un nouveau ? Je ne suis pas sûr qu'il soit convaincu de cette idée, mais il a accepté d'écrire à vos parents.

Depuis qu'il l'a fait, les examens de laboratoire montrent que sa santé est en voie de légère amélioration. Il serait bon que vos échanges avec lui se poursuivent. Sans l'envahir. Pas d'appel téléphonique, pas de visite impromptue, cela pourrait le braquer. Écrivez-lui. Mais, de grâce, pas d'e-mails, pas de texto ni de message via les réseaux sociaux. Faites comme lui, comme moi en ce moment : envoyez une lettre manuscrite. L'auteur y est mieux présent à l'interlocuteur que par voie électronique. Il s'y expose davantage aussi.

Chère collègue, j'espère que ces lignes vous seront utiles. Je reste à votre disposition.

Pensées cordiales,

Yuri

Charlotte, à son frère Boris.

Paris, dimanche 18 septembre

Mon grand dadouche,

Je sais par maman que tu leur as écrit. Mince, des nouvelles de toi, et une lettre *manuscrite* ! Elle ne me l'a pas donnée à lire, elle m'en a cité quelques extraits, c'est tout.

Elle avait l'air comblé. En même temps, elle ressemblait à ces immeubles qui s'effondrent de l'intérieur. Papa, lui, ne m'en a rien dit. Depuis ta lettre, il est devenu taciturne, se retire jour et nuit dans son atelier. On ne sait ce qu'il pense, il ne montre plus ce qu'il peint. Maman dépose un plateau sur le pas de sa porte, il le néglige une fois sur deux.

Tu es malade. Mais tu n'en dis pas plus, et ça nous met dans tous nos états, tu t'en doutes. J'apprends aussi que tes fils ne vont pas bien, que

tu as divorcé, que Ruth est en guerre contre toi. Cela me peine et m'inquiète. Si je peux faire quelque chose, sache que j'y suis prête, même si tu me considères parfois comme une sotte. Qu'importe, tu peux compter sur moi, tu le sais bien.

Boris, mon dadouche, tu es si important dans ma vie ! Tu es mon grand frère. C'est toi qui cassais la gueule à ceux qui m'embêtaient à l'école, toi qui me martyrisais aussi quelquefois. Ah, les séances de maître-esclave, tu t'en souviens ? Mais on en riait, et je t'aimais autant.

Sept ans que je ne t'ai plus revu, depuis cette scène mémorable à Nicolas-Houël. J'entends encore le claquement de la porte dans ton dos. Tu venais de nous dire à quel point tu étais écœuré par la manière dont nos parents te dépréciaient alors qu'ils m'encensaient. Tu nous as jeté au visage ta décision d'échapper à ce « piège ». Les voix se sont tues derrière toi, celle de papa, celle de maman, la mienne. Par la suite, tu n'as répondu à aucun de mes nombreux messages.

Ça fait trois ans, j'en ai peur, que j'ai laissé tomber. J'ai conclu qu'il fallait respecter ta volonté de rompre. Peut-être ta propre survie en dépendait-elle ? Mais je ne perdais pas espoir, je me disais qu'on se retrouverait tôt ou tard, au moins au nom de nos enfants. J'espérais que tu l'espères aussi.

As-tu déjà remarqué que la relation familiale la plus longue dans la vie, c'est la relation fraternelle ? Nous serons *en principe* toujours vivants, toi, moi,

Luc et Mireille, quand papa et maman auront trépassé, comme trois de nos grands-parents sont déjà morts et enterrés. Je te confirme que notre chère grand-mère Noémie vit toujours, même si elle est devenue démente et qu'il a fallu la placer dans un établissement spécialisé.

Boris, quand nos parents disparaîtraient, qu'advient-il de notre fraternité ? Nous tiendrons-nous à l'écart les uns des autres, chacun dans son coin, à subir les affres du grand âge ? Ou bien serons-nous au coude à coude face au destin, capables de rire ensemble comme dans notre enfance ? Quelles seront les conséquences de nos choix d'aujourd'hui sur le futur, pas seulement le nôtre, mais aussi celui de nos enfants ?

Quand je pense à toi, je te revois sur ta bicyclette en train de dévaler une montagne, avec ton casque, tes coudières et tes genouillères. C'est lorsque tu es seul que tu te sens le mieux, le plus vivant. Ta soif de liberté, ton goût du risque, des sensations extrêmes, ça n'a pas dû beaucoup changer. Et ça a peut-être compliqué tes relations avec nous, et avec Ruth aussi.

N'oublie pas que nous ne nous entendions pas si mal. Certes, tu prenais un malin plaisir à nous taquiner, parce que tu étais jaloux des privilèges que les parents nous accordaient. Tu trouvais injuste de devoir porter des responsabilités envers nous, alors que nous n'en avions presque aucune envers toi.

Malgré tout, tu veillais sur nous, tu nous protégeais. Tu nous aimais sans en avoir l'air. Nos relations étaient *assez bonnes*, quoi, ne dis pas le contraire ! Peut-être même plus que ça ? Tiens, Luc a conservé certains de tes tics : il fait trembler sa jambe lorsqu'il s'assied, il tire deux fois la chasse d'eau, il hausse les sourcils quand papa lui parle. Et il fait un peu de grimpe. Je sais, ce n'est pas le vélo, mais c'est toujours la montagne. Quant à Mimi, figure-toi qu'elle a appelé son fils Boris. Oui, elle vient d'être mère, et le papa du petit est chinois comme on pouvait s'y attendre. Il s'appelle Liu, il est de Pékin, poète et calligraphe. Il se débrouille assez bien en français. Je suis sûre que tu le trouverais attachant.

Pour revenir aux parents, tu sais, ils ont fait de leur mieux. Ils ont commis des erreurs, quel parent en est exempt ? Tu ne dois pas perdre ça de vue, toi qui es parent à ton tour, comme moi, comme Mireille maintenant.

Luc, lui, est toujours célibataire. Sa dernière amie en date s'appelle Rita, mais je ne sais pas si c'est sérieux, cette fois. Il n'est pas prêt à fonder une famille ; tu te souviens comme il hésite toujours pour tout.

Boris, mon frère, nous avons les mêmes parents. Nous avons été les locataires successifs – ou contemporains – de la même matrice. Nous portons le même patronyme, nous avons le même quarteron de grands-parents, les mêmes oncles et tantes, les



Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELKN000727.N001
Dépôt légal : mai 2018